

# Je parle (avec l'accent) donc je suis

**F**ais-moi entendre tes mots, je te dirai qui tu es. D'où tu viens... Le langage comme signature intime de soi, Vincent Desombre en a fait un documentaire pour France 3, *Avec ou sans accent*, qui, dans le cadre de la semaine de la presse, avait été présenté en mars 2016 à l'École de la deuxième chance (15<sup>e</sup>). Les échanges avec les stagiaires avaient été si nourrissants que le réalisateur est revenu à La Calade animer des ateliers sur le langage. Leur langage : comment il s'organise, pourquoi il existe et au fond, qu'est-ce qu'il signifie ? Un dictionnaire naîtra de ces échanges et plus tard, avec Vincent Desombre, les stagiaires de l'École iront le remettre à l'Académie française.



Avec ces ateliers qui ont pris fin jeudi, les stagiaires de l'École de la deuxième chance ont découvert que leur langage pouvait susciter un intérêt bienveillant. / PHOTO DAVID ROSSI

**D**e l'accent, de l'accent ! Mais après tout, en ai-je ? Pourquoi cette fièvre, pourquoi ce privilège ? Et si je vous disais à mon tour, gens du Nord, que c'est vous qui pour nous semblez l'avoir très fort... En poète éclairé, Miguel Zamacoïs nous enseigne une chose : pour parler d'accent, il faut être au moins deux ! Et puis, qu'est-ce que cela veut dire, parler avec l'accent ? De quel accent parle-t-on ? Quelle image de nous véhicule-t-il ? Toutes ces questions fascinent le documentariste Vincent Desombre, lui qui vient de Touraine, où l'on parle, dit-on, le français le plus pur : "Parler, ce n'est pas simplement dire des mots, c'est aussi dire qui l'on est, d'où l'on vient."

À l'École de la deuxième chance (15<sup>e</sup>), les stagiaires n'avaient jamais vu les choses ainsi. Et qu'un professionnel des médias s'intéresse à leur façon de parler, rien que ça. C'est énorme, sourit Sandra, 18 ans. Pour une fois, on ne vient pas nous corriger, on s'intéresse juste à la façon dont on dit les choses. Plus accoutumés au reproche, Sandra, Billet, Josué, Khouloud, Anthony et les autres ont découvert que leur langage pouvait susciter un intérêt bienveillant. Mieux, on leur proposait d'élaborer un dictionnaire de leurs mots à eux : "Le wash-wash", comme dit Khouloud, 17 ans. En fins spécialistes de la question, ces jeunes adultes du Nord de Marseille sont devenus les formateurs de leur formateur.

### De l'origine des mots...

Ainsi, pour louer les charmes d'une personne, on dira qu'elle est "BG", beau ou belle gosse ; ça marche aussi avec "tchock" et "pétard". "C'est la hasse" traduirait une situation de crise. "On utilise aussi beaucoup le mot 'seum'". Ça veut dire qu'on est dégoûté, annonce Khouloud. Et lorsqu'une personne provoque un sentiment de colère, on lui dira : "Tu m'as deuh-man ou tu m'as deuh-uoman, ça dépend." Le même sentiment s'étire encore jusqu'à cette expression définitive : "J'ai le démon."

Puis il y a les abréviations : "À skip" pour "À ce qui paraît" ; la "zon" pour la maison ; et même "merzin" pour "merci le cousin". "C'est un mélange de toutes les langues, en fait. Dans notre français, on va mettre de l'arabe, du comorien, du gitan", remarque Soumaya, 19 ans. D'autres mots encore trouvent leurs racines dans des chansons. Alors, à la manière de Jul et du footballeur Benjamin

Mendy, on ne dira pas merci mais "mercé", ce qui signifie faveur, grâce... en latin tardif ; aussi vrai qu'un mot vient toujours de quelque part. Tout à coup, il n'est plus question d'accent et de ce "bagage invisible" dont parlait Miguel Zamacoïs. Voilà un langage en soi, terriblement vivant, nourri au quotidien de nouveaux mots, de nouvelles nuances.

**"Je ne sais pas ce que ça veut dire, parler correctement. Certains savent faire la différence, moi non."** SOUMAYA

Le langage, en fait, comme "un moyen de me faire entendre", analyse Soumaya. "Le signe qu'on appartient à un groupe", déclare Anthony, 25 ans. Et ce signe d'appartenance peut même se distinguer, d'un quartier à l'autre : "Au Plan d'Aou, la police, c'est 'Ahra', décrit Josué. Dans le quartier d'à côté, il seules quelques dizaines de mètres, c'est 'Awin'". Dans le centre-ville, c'est encore autre chose, selon Sandra : "Ils ont leur propre accent qui est différent du

notre et leurs propres mots." Enfin, il y a la rencontre avec des personnes issues d'autres milieux : "Ils utilisent des mots nobles, décrit Josué. Les nôtres sont plus familiers, plus conviviaux puisqu'ils ne se disent qu'entre amis." Sandra analyse : "C'est en parlant avec d'autres que l'on se rend compte qu'on ne parle pas normalement". La norme donc, ce sont les autres, selon Echati, 20 ans, "ceux qui parlent le français de Paris. La haute société."

Les échanges fusent, les rires éclatent, fort : sans crier gare, la parole s'est libérée, c'était le but de ces ateliers. Mettre son langage en perspective avec son histoire, son groupe, sa langue maternelle, ses espoirs en matière de profession. Et puis, Vincent Desombre a interviewé les stagiaires. Dans ce film, ils expliquent comment ils perçoivent le langage des autres et comment ils définissent le leur : "Un langage un peu vulgaire, un peu violent, qu'on ne peut pas utiliser en dehors du quartier", décrit Khouloud. Par exemple, dans un entretien d'embauche, on va essayer de parler normalement, mais ça ressort ! "Il y a toujours cette langue qui revient", renchérit Echati. "Ça demande de faire des efforts, reprend Khouloud. Je sais que bientôt, on

aura besoin. Et puis maintenant que j'ai un petit frère, je vais changer ma façon de parler, je ne veux pas qu'il entende ces mots de ma bouche même si je sais qu'il les entendra plus tard, évolutif". Françoise, 23 ans, a beaucoup évolué sur la question : "J'ai eu envie de changer ma façon de parler quand j'ai eu un enfant." Quant à Sandra... "Je me souviens d'un prof qui nous virait de son cours très souvent à cause de notre façon de parler, alors qu'on ne disait rien d'irrespectueux ! Ce n'est jamais méchant ce qu'on dit, mais il trouvait que notre langage était agressif. D'autres professeurs essaient plutôt de s'adapter." Une question d'adaptation aussi pour Anthony : "J'ai grandi, j'apprends de nouveaux mots pour me familiariser avec les gens, apprendre à les connaître, découvrir de nouvelles choses."

Ce langage, le leur, fera l'objet d'un dictionnaire que les stagiaires et Vincent Desombre apporteront à l'Académie française, à Paris, là où paraît-il, l'on parle "normalement".

Nadia TIGHIDET

Les propos de Josué, Anthony, Soumaya et Echati ont été extraits du film réalisé par Vincent Desombre, qui sera prochainement mis en ligne.

## LE TÉMOIGNAGE DE VINCENT DESOMBRE

**"Ce qui est sûr, c'est qu'ils ont un amour des mots"**

On a beau faire, on a beau dire que tout accent... on est fier. Il y a toujours un complexe coincé quelque part, entre nos mots chantants et les grands gestes qui les accompagnent. C'est que, selon Vincent Desombre, il y a dans le langage "une question de pouvoir". Sinon, pourquoi les politiques se paieraient des coaches de la parole, pourquoi prendrait-on des cours de diction pour devenir comédien ou journaliste de télé ? "Les personnes que j'ai suivies dans mon documentaire *Avec ou sans accent* partaient du principe que, si elles voulaient réussir, il fallait qu'elles perdent leur accent au profit d'un français qui répond à la norme. Si les stagiaires de l'École de la deuxième chance ont beaucoup réagi à ce film, c'est parce qu'ils s'apercevaient que leur langage renvoyait à l'endroit où ils vivent, un territoire dont on dit qu'il est violent. Donc, leur langage est perçu comme tel. Mais ce n'est pas du tout propre à Marseille, on voit ça aussi dans la banlieue de Paris, finalement, partout où on ne situe pas dans un lieu de pouvoir." On a bien entendu Echati dire que le bon français est celui de "la haute société"... D'autres ont même employé le terme "bourgeois". Si bien que certains sociolinguistes considèrent que les chefs d'entreprises refusant d'embaucher une personne à cause de sa façon de s'exprimer seraient condamnables pour discrimination.



Vincent Desombre, réalisateur et documentariste. / PHOTO O.R.

Le langage comme pouvoir, on y est. Le pouvoir d'appartenir à un groupe, le pouvoir de se réinventer tout le temps : "Leur langage se nourrit en permanence de mots nouveaux. Ce qui est sûr, conclut Vincent Desombre, c'est qu'ils ont un réel amour des mots."

N.T.

### EN QUELQUES MOTS...

- Ahra ou Awin : le policier.
- Le chni : le téléphone.
- Tu m'as deuh-man, deuh-women : tu me saoules.
- Ça passe crème : ça passe bien.
- La hassé : la crise.
- Il est dalleux : il a faim.
- Le 22 : la moitié d'une cigarette.
- Pétard, tchock : quelqu'un de beau.
- La zon : la maison.
- T'as trop confiance : calme-toi.
- Il l'a fouetté : il l'a cassé la gueule.
- T'as le game : t'es en place.
- Tu t'enjailles : tu t'amuses, tu danses.
- Soum soum : en cachette.
- Un thug : un voyou.
- Daronne : la mère.
- Daron : le père.
- Gadji : fille.
- Gadjo : garçon.
- Disquette : baratiner (faire disquette).
- Faire un tête à tête : se battre.
- Merzin : merci le cousin.
- Mercé : merci (Jul).
- La hagar : faire la misère.
- Wesh : salut.
- T'es une merguez : t'es un imbécile.
- Une folle : une fille facile.
- Khabta : défoncé.
- Khabti : défoncé.
- Tu fais chauffer : tu te fais remarquer.
- Tarpin : trop.
- Avoir le seum : être énervé.
- La choute, le garou : une cigarette.
- BG : beau ou belle gosse.
- À skip : à ce qu'il paraît.
- T'es frals : t'es bien habillé.
- Bédaver : fumer.
- Qilyaver : boire beaucoup.
- Cryaver : manger beaucoup.

## L'ENTRETIEN AVEC MÉDÉRIC GASQUET-CYRUS, LINGUISTE À AMU

**"Il n'y a pas un accent des cités"**

Bienheureux celui qui saura nous livrer ici, une définition du langage qu'utilisent les jeunes adultes cités plus haut. Est-il générationnel ? Social ? Local ? "C'est en fait un peu tout cela à la fois même si, dans chacun de ces critères, il y a de nombreuses subtilités. Par exemple, dire qu'il est générationnel n'est pas tout à fait juste : il y a des adultes qui continuent d'utiliser ce langage. Pour tout dire, il n'y a pas un langage des cités, pas plus qu'il n'y a un accent du Sud, puisqu'il diffère selon qu'on se trouve à Toulouse ou à Marseille par exemple. Il n'y a pas non plus un, et un seul, accent parisien : tout cela relève du fantasme." Néanmoins, on peut être sûr d'au moins une chose : nous sommes là dans un langage "populaire. Un langage qui n'est pas académique, pas dans les normes du marché." Dans ce domaine, les écrits de Pierre Bourdieu nous éclairent : "La langue est un marché. Il y a des langages qui sont plus cotés que d'autres, le plus coté étant celui dont on dit qu'il est parlé à Paris, la langue "légitime" selon Bourdieu ; les moins cotés étant les langages régionaux ou populaires, illégitimes."

"L'illégitime, c'est la langue qu'on essaie de taire, par exemple, dans un entretien d'embauche : "Là, on est effectivement sur un marché où il y a cette langue légitime qui est attendue et lorsqu'elle ne sort pas...". Dans les métiers où la parole est importante, le journaliste audiovisuel par exemple, la discrimina-

tion à l'accent est certaine dans la mesure où l'on considère que le français "légitime" est une compétence nécessaire à l'emploi en question." Légitime, légitime, mais qu'est-ce que c'est au fond ? "Ce qui est prestigieux, en fait, c'est le français standard dont le modèle est celui des médias qui se trouvent principalement à Paris ; du coup, même des journalistes, artistes, fonctionnaires non parisiens vont adopter ce parler soi-disant neutre, mais qui est en fait celui de l'élite, donc du pouvoir."

On revient à cette question de pouvoir, évoquée ci-contre avec Vincent Desombre. Et plus on est éloigné de ce pouvoir, plus la pression normative s'affaiblit : "Le taux de chômage, la déqualification amènent à parler à la façon du quartier plutôt qu'en se référant à la norme. Et plus on se sent exclu, plus on va aller vers ce langage, comme une manière de se protéger et d'appartenir à un groupe."

N.T.



Médéric Gasquet-Cyrus, maître de conférences en sociolinguistique à Aix-Marseille Université. / PHOTO RADIO FRANCE